

# L'arrivée de Lénine à Petrograd

N. Soukhanov

Source : Nicolas Soukhanov, La Révolution russe. *Éditions Stock, Paris 1965, pp. 156-172. A noter que le Collectif d'Édition Smolny a eu l'excellente idée de publier l'intégralité des Carnets de la Révolution russe de Soukhanov (en deux tomes). Notes MIA.*

**L**e 3 avril [1917], le Comité Exécutif [*des Soviets*] apprit l'arrivée de Lénine à Saint-Petersbourg dans la soirée. Il fallait accueillir dignement cet exilé éminent. Tsérééli fut élu pour représenter le Soviet, mais refusa. Il ne restait plus qu'à envoyer à la gare les membres du Présidium même : Skobélev et Tchkhéidzé. Je décidai d'y aller aussi. « L'homme au-dessus des partis », papa Tchkhéidzé leva très haut les sourcils et hocha la tête d'un air désolé !...

Devant la gare de Finlande, la foule remplissait toute la place, laissant à peine passer les tramways. Une magnifique bannière, portant l'inscription : « *Comité central du P.O.S.D.R. (Bolchevik)* » brodée en lettres d'or, dominait d'innombrables drapeaux rouges sous lesquels s'étaient rangées des unités militaires avec leur orchestre.

De nombreuses voitures tentaient de passer au milieu de la foule. De l'une des rues voisines, un monstre jusque-là inconnu, un projecteur, balayait de temps en temps de vastes espaces de murs et de visages. Les membres des différentes délégations s'efforçaient de ne pas se perdre de vue et de conserver la place qui leur avait été assignée.

Dans la gare, c'était également la cohue : délégations, drapeaux, barrières où l'on exigeait des laissez-passer. En tant que membre du Comité Exécutif, je parvins enfin jusqu'au « Salon du Tsar », où Tchkhéidzé, passablement déprimé, se morfondait en compagnie de Skobélev. À travers les portes vitrées solidement verrouillées, le spectacle de la place était impressionnant.

Autour de nous se pressaient les membres du parti bolchevik, politiciens, savants, littérateurs... Les partis n'avaient pas envoyé de représentants. En dehors des membres du Présidium, qui se trouvaient là en mission commandée, il me semblait bien être le seul membre du Soviet.

Sur le quai, les préparatifs étaient encore plus éclatants : militaires alignés prêts à présenter les armes, drapeaux suspendus, arcs de triomphe rouge et or, inscriptions de bienvenue, mots d'ordre révolutionnaires. Là où devait s'arrêter le wagon, s'étaient réunis, avec des bouquets de fleurs, les représentants des organisations centrales du parti de Lénine.

Les bolcheviks savaient briller par l'organisation ; ils aimaient souligner les apparences, jeter de la poudre aux yeux sans crainte d'exagération. Il était visible que, cette fois, ils préparaient une véritable apothéose.

Il est vrai qu'ils avaient des raisons spéciales pour présenter Lénine aux masses de Saint-Petersbourg comme un véritable héros. Lénine arrivait en Russie après avoir traversé l'Allemagne dans un wagon plombé, par une faveur spéciale du gouvernement ennemi. Par la faute des gouvernements alliés et, plus encore par celle de notre « gouvernement révolutionnaire », Lénine n'avait pas d'autres possibilités de rentrer en Russie. Comme la bourgeoisie ne manquerait pas d'exploiter la bienveillance

des Allemands envers le leader bolchevik, il était indispensable de contrebalancer l'effet de la campagne qui s'engageait déjà.

En attendant le train qui avait un fort retard, je m'entretins avec Tchkhéidzé et Skobélev de cette question. Il est certain que les camarades émigrés, réputés défaitistes et surveillés en tant que tels par les polices des grandes démocraties, devaient utiliser les services de l'impérialisme allemand. Aussi bien, l'impérialisme allié et russe refusait de prendre en considération les droits les plus légitimes des citoyens russes et limitait la liberté politique conquise par la révolution en violant l'accord du 2 mars.

La « bienveillance allemande » était appréciée à sa juste valeur par les émigrés. On leur facilitait le passage dans l'espoir qu'ils couperaient l'herbe sous le pied à l'impérialisme russe et conduiraient la Russie vers une paix séparée. Les émigrés internationalistes sentaient bien le désagrément du passage par l'Allemagne, mais leurs objectifs n'avaient rien de commun avec ceux de Berlin.

Mais, si la méthode des wagons plombés allait fournir un excellent motif d'attaque à la presse de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie convenablement excitée, elle permettait l'action politique des leaders socialistes qui, sans elle, auraient languì à l'étranger comme aux jours sombres de la réaction tsariste.

Quand il apprit comment rentrerait en Russie le premier convoi d'émigrés, le Comité Exécutif déplora le fait. Nombreux étaient ceux qui le jugeaient comme une erreur, mais rares furent ceux qui le condamnèrent en s'indignant, bien qu'il ne s'agisse pour l'instant que du seul Lénine, odieux pour la majorité des membres du comité. Tout en comprenant combien l'affaire était délicate, le Comité Exécutif n'hésita pas à riposter contre la bourgeoisie exultante et à couvrir le « wagon plombé » de son autorité.

Lénine arriva, accompagné de dirigeants bolcheviks partis pour l'accueillir à Beloostrov et l'informer en détail de la situation. Hymnes, cris de bienvenue, échange de compliments devant le wagon, procession triomphale sous les arcs, ovations des soldats et des ouvriers... Le cortège approchait. Tchkhéidzé se leva, morose, et nous nous plaçâmes au milieu de la chambre, prêts à la rencontre.

[Chliapnikov](#) apparut, tel un maître de cérémonie solennel, criant, l'air affairé : « *Permettez, camarades, permettez ! Laissez donc passer, camarades !* »

Derrière lui, à la tête d'un petit groupe de gens, Lénine, le visage gelé, un chapeau rond sur la tête et un magnifique bouquet entre les mains, se précipita au milieu de la pièce. Il s'arrêta devant Tchkhéidzé comme s'il s'était heurté à un obstacle inattendu. Alors, Tchkhéidzé, sans quitter son expression morose, prononça le discours « de bienvenue », discours didactique, tant par l'esprit et par la forme que par le ton employé :

— Camarade Lénine, au nom du Soviet saint-petersbourgeois des députés des ouvriers et des soldats, et au nom de toute la révolution, nous vous souhaitons la bienvenue en Russie... Mais nous estimons que la tâche principale de la démocratie révolutionnaire est, à l'heure actuelle, la défense de notre révolution contre toute tentative ennemie, tant de l'intérieur que de l'extérieur. Nous pensons qu'il faut, non pas diviser, mais resserrer les rangs de toute la démocratie. Nous espérons que c'est ce but que vous allez poursuivre avec nous...

Tchkhéidzé se tut. Je restai confondu de surprise. Que fallait-il penser de cette délicate « salutation de bienvenue » ? Lénine, lui, paraissait bien savoir ce qu'il devait en penser. Pendant le discours, il s'était tenu comme si tout ce qui se passait ne le concernait pas. Il regardait autour de lui, contemplant les visages qui l'entouraient, arrangeant son bouquet. Puis, se détournant tout à fait de la délégation du Comité Exécutif, il répondit comme suit :

— Chers camarades, soldats, marins et ouvriers ! Je suis heureux de saluer en vous la révolution russe victorieuse, de vous saluer en tant que détachement d'avant-garde de l'armée prolétarienne mondiale... La guerre de rapine impérialiste est le commencement de la guerre civile dans toute l'Europe... L'heure n'est pas loin où, à l'appel de notre camarade Karl Liebknecht, les peuples tourneront les armes contre leurs exploiters capitalistes... L'aube de la révolution socialiste mondiale luit... En Allemagne, tout est en ébullition... D'un moment à l'autre, chaque jour, on peut s'attendre à l'écroulement de tout l'impérialisme européen. La révolution russe que vous avez accomplie en a marqué les débuts et a posé les fondements d'une nouvelle époque. Vive la révolution socialiste mondiale !

Non seulement ce n'était pas une réponse aux salutations de Tchkhéidzé, mais ce n'était pas non plus une réponse au « contexte » de la révolution russe, tel qu'il était admis par tous ses témoins et participants.

C'était fort curieux ! Cette voix qui faisait irruption dans la révolution ne contredisait pas le « contexte » de celle-ci, elle n'apparaissait pas comme discordante, mais elle introduisait une note nouvelle, et quelque peu assourdissante.

Admettons que, dans le fond, Lénine ait eu raison en constatant le commencement de la révolution socialiste mondiale, en établissant le lien étroit entre la guerre et la faillite du système impérialiste, en plaçant au premier plan la révolution « mondiale » et en affirmant qu'il fallait s'orienter et apprécier tous les événements contemporains à travers elle.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait en découvrir l'usage pratique pour notre politique révolutionnaire. Sinon, la proclamation de la révolution prolétarienne mondiale restait abstraite et, brouillant les cartes, portait un grave préjudice à notre politique.

L'accueil officiel était terminé. Sur la place, la foule, menaçant d'enfoncer les portes, exigeait l'apparition du leader. Chliapnikov lui fraya encore une fois le chemin. Au son d'une nouvelle *Marseillaise*, sous les cris de milliers d'hommes, parmi les drapeaux rouge et or éclairés par le projecteur, Lénine sortit pour prendre place dans une voiture couverte qui attendait. Mais la foule exigeait aussi un discours, et Lénine dut monter sur le toit de sa voiture pour le prononcer.

« *Participation à la honteuse guerre impérialiste... par les mensonges et la tromperie... les rapaces capitalistes...* » sont les seules bribes de discours que j'entendis tandis que, coincé dans l'embrasure d'une porte, je m'efforçais en vain de parvenir sur la place, afin d'écouter le premier « discours au peuple » prononcé par la plus brillante étoile apparue dans notre ciel révolutionnaire.

Ensuite, précédé du projecteur, accompagné par l'orchestre, les drapeaux, les détachements ouvriers, les unités militaires et une énorme foule de particuliers, il se dirigea vers le quartier général bolchevik : le palais de la ballerine Kséchinskaïa !... Du haut de son auto blindée, il dut parler presque à chaque carrefour, devant des foules toujours nouvelles. Le cortège avançait très lentement. L'apothéose était brillante, et assez symbolique !

Je rencontrai [Raskolnikov](#), qui m'entraîna dans la suite du cortège. Alors simple enseigne de vaisseau, c'était un homme aimable, honnête et estimé. Socialiste convaincu et farouche bolcheviste, il par faisait son éducation socialiste, contrairement à beaucoup d'autres. Il me parla sans cesse de son chef, de sa personnalité, de son rôle, de son passé.

Mais j'aurais mieux aimé connaître l'opinion des soldats du défilé. Ils étaient trop nombreux pour être tous bolcheviks ou sympathisants. Ils étaient venus en mission accueillir un homme qui n'avait encore aucune responsabilité officielle et qui était arrivé en Russie grâce à l'amabilité de l'ennemi à son égard ; un homme qui prononçait des paroles inédites, surprenantes.

C'est devant le quartier général des bolcheviks que j'entendis le premier son discordant : tandis que Lénine, au balcon, reprenait les thèmes déjà exprimés, un soldat s'écria :

— Eh bien, un type comme ça, il faudrait le tuer à coups de baïonnettes pour ce qu'il dit ! Vous entendez ! C'est un boche !

Les discours de Lénine, brutaux, méconnaissant la situation politique et la psychologie du soldat, étaient à double tranchant. Certes, après nos efforts de propagande pour gagner les soldats à la cause de la paix, ils pouvaient accélérer la réflexion et l'éducation des masses militaires, mais ils pouvaient aussi les raidir par leur brutalité, leur manque de précautions oratoires, et anéantir nos efforts.

Très vite, Lénine, comprenant le danger, s'adapta à l'état d'esprit général et sut se montrer plus subtil : « *Nous n'avons jamais dit qu'il fallait planter les baïonnettes alors que l'armée de l'adversaire est prête au combat* », dit-il plus tard.

Porté par la foule, je parvins à l'entrée du portillon gardé par un militant qui, me reconnaissant à ma grande surprise, m'invita à entrer.

À l'intérieur, il n'y avait pas beaucoup de monde. Solennels et satisfaits, les principaux dirigeants attendaient de partager le premier repas de leur chef à Saint-Pétersbourg. Un climat de dévotion extraordinaire régnait dans la salle à manger où nous attendions Lénine occupé à discourir sur le balcon.

Les généraux bolcheviks que je rencontrai manifestèrent à mon égard une amabilité et une hospitalité agréablement surprenantes. Je leur suis encore reconnaissant pour les impressions que je recueillis en cette nuit du 3 au 4 avril.

Les appartements de l'ancienne célèbre ballerine avaient un aspect étrange. Les plafonds et les murs très ornés ne s'harmonisaient pas du tout avec l'installation nouvelle : des chaises et des bancs très simples disposés n'importe comment.

Jusqu'alors, je ne connaissais pas Lénine personnellement. Mes études à peine terminées, je l'avais entendu donner des conférences à Paris, en 1902 et 1903. À cette époque, il partageait les convictions politiques de [Martov](#) ; je le connaissais parfaitement et lui, de son côté, avait entendu parler de moi. Quand il entra dans la pièce, je l'arrêtai et me présentai. Il me salua très aimablement :

— Ah ! Himmer-Soukhanov ! Très heureux ! Nous avons tant polémique sur la question agraire... Évidemment, je suivais de près vos bagarres. Et après, vous avez adhéré à l'internationalisme. J'ai reçu vos brochures...

Souriant, plissant ses yeux, secouant sa tête chauve, Lénine me conduisit vers la salle à manger. Par la suite, les rares fois où je le rencontrai, Lénine me manifesta toujours, je ne sais pourquoi, beaucoup d'amabilité.

Nous nous assîmes côte à côte et notre conversation se poursuivit. En riant assez grossièrement selon son habitude, Lénine attaqua le Comité Exécutif, la ligne du Soviet et les inspireurs du « défaitisme révolutionnaire ». Il s'en prit sans mâcher ses mots à Tchkhéidzé, à Tsérétéli, à [Stéklou](#). Je tentai de défendre ce dernier, mais Lénine, haussant les épaules, le traita de « *social-laquais* » !

Le repas ne dura pas longtemps. Deux cents militants attendaient en bas un nouveau discours, et on nous pria de finir rapidement notre thé.

Naturellement, je désirais beaucoup assister à l'entretien de Lénine avec ces militants. On me répondit que c'était très possible. Dans l'escalier, on me montra [Zinoviev](#), qui était passé inaperçu jusqu'alors.

En bas, dans une grande salle, l'assemblée était nombreuse, composée d'ouvriers, de révolutionnaires professionnels et de jeunes filles. Les discours de bienvenue commencèrent, c'était assez monotone et ennuyeux. Mais, au cours de cette réunion, je pus observer quelques traits curieux des mœurs bolcheviks, quant aux méthodes de travail du parti. Il était évident que l'activité des militants était soumise à un « centre spirituel » établi à l'étranger, auquel les meilleurs d'entre eux se dévouaient corps et âme comme des chevaliers du Saint-Graal. [Kaménev](#) dit des choses assez vagues, on applaudit Zinoviev qui ne dit rien. Enfin le Grand Maître de l'ordre se leva pour répondre. Je n'oublierai jamais ce discours tonnante qui surprit et secoua, non seulement un hérétique de mon espèce, mais les fidèles eux-mêmes. Personne ne s'y était attendu. C'était comme si toutes les forces de la nature s'étaient déchaînées, comme si l'esprit de la destruction universelle s'était précipité dans les salles du palais de la Ksechinskaia, par-dessus les têtes des disciples envoûtés.

En général, Lénine était un excellent orateur ; il décomposait les systèmes les plus compliqués et les rendait accessibles à tous. Il secouait, martelait, harcelait le cerveau de ses auditeurs, jusqu'à ce qu'ils fussent convaincus. Il refusait la phrase bien polie, le pathétique et le mot d'esprit.

Un an et demi plus tard, écoutant le chef du gouvernement, je devais regretter cet orateur, cet « agitateur irresponsable », ce démagogue. Devenu un homme d'État, Lénine, orateur, avait perdu tout son souffle et toute sa personnalité, jusqu'à devenir banal. Ses discours se ressemblaient comme des gouttes d'eau.

Lénine parla ce jour-là sans doute près de deux heures, mais il serait tout à fait vain de tenter de recréer ce que fut ce discours, cela paraîtrait aujourd'hui une banalité alors que c'était sur le moment une éloquence vive et bouillante. Sans doute, ce discours improvisé manquait-il de densité, de plan d'ensemble ; mais chaque idée, chaque période était parfaitement élaborée, soutenue par une étonnante variété de vocabulaire, une cascade de définitions, de notions explicatives. Ce que, seul, un travail intellectuel approfondi pouvait créer, et ce qui prouvait la richesse de la pensée de Lénine.

Il commença par annoncer la révolution socialiste mondiale, qui découlait de la crise de l'impérialisme suscitée par la guerre : « *La guerre impérialiste se transformera en guerre civile, et ne prendra fin que par cette guerre civile !* » Il se gaussa de la « *politique de paix* » du Soviet. Il nia que la démocratie soviétique, dirigée par Tsérétéli, Tchkhéidzé et Stéklov, ayant adopté le défaitisme révolutionnaire, pût agir pour la paix révolutionnaire et universelle.

C'était bien à la révolution socialiste mondiale qu'appelait le manifeste du Soviet du 14 mars. Mais quelles notions bourgeoises ! On n'appelle pas à la révolution, on ne la conseille pas. Les révolutions naissent des conditions créées par l'Histoire ; les révolutions mûrissent, grandissent... Le manifeste du 24 mars insulte devant l'Europe les succès obtenus.

Puis il parla de la puissance révolutionnaire de la démocratie, de « *liberté politique totale* ». « *Mais qu'est cette puissance quand la bourgeoisie impérialiste gouverne ? Qu'est la liberté politique quand les documents diplomatiques secrets ne sont pas publiés ? Qu'est la liberté d'expression quand les imprimeries se trouvent aux mains de la bourgeoisie et sont gardées par le gouvernement bourgeois ?* »

« *Lorsque, avec mes camarades, je roulais vers la Russie, je pensais que, de la gare, on nous mènerait directement à la citadelle de Pierre et Paul. Mais ne perdons pas encore tout espoir d'y entrer !* »

« *Le Soviet défensiste révolutionnaire, dirigé par des opportunistes, des sociaux-patriotes, ne peut être que l'instrument de la bourgeoisie. Pour qu'il serve la révolution socialiste mondiale, il faut qu'il soit conquis, qu'il devienne prolétarien. La puissance des bolcheviks n'est pas encore grande et ne suffit pas*

*pour cette conquête. Mais quoi ! Apprenons à être en minorité, éclairons, expliquons, convainquons... oublions de reconnaître la nécessité d'un gouvernement bourgeois, lors de l'insurrection, en tant que successeur immédiat du tsarisme, le jugeant désormais intolérable. »*

*« Nous n'avons pas besoin d'une république parlementaire, nous n'avons pas besoin d'une démocratie bourgeoise, nous n'avons besoin d'aucun gouvernement en dehors des Soviets de députés des ouvriers, des soldats et des travailleurs agricoles ! »*

Le système de Lénine, sur le plan du droit constitutionnel, retentit comme un coup de tonnerre dans un ciel tout bleu.

Personne, parmi ceux qui écoutaient le maître dans cette salle du palais de la Kséchinskaïa, n'avait jamais laissé entendre quelque chose de pareil. Pour tous les auditeurs quelque peu cultivés, la formule de Lénine, lancée sans commentaire, apparut comme un schéma purement anarchique.

D'abord, les Soviets des députés ouvriers, organes de combat de la classe ouvrière, étaient historiquement issus, tout simplement, du « Comité de grève » de 1905. Si grande que fût leur puissance au sein de l'État, personne ne les avait considérés jusqu'alors en tant qu'institutions de droit public. Ils pouvaient facilement être une source de pouvoir étatique dans la révolution, mais ils n'apparaissaient en aucune manière comme des organes du pouvoir étatique, exclusifs et permanents. De plus, il n'existait aucun lien tant soit peu solide entre les Soviets ouvriers, qui ne bénéficiaient d'aucun statut constitutionnel.

Un « gouvernement des Soviets » apparaissait, dans ces conditions, comme un transfert de tous les pouvoirs aux organes locaux, comme une absence de tout État dans le sens général de ce terme, comme un système de communautés ouvrières libres et indépendantes. Enfin, Lénine ne parlait pas de « Soviet paysan » ; quant aux Soviets de travailleurs agricoles, il n'en existait pas et il ne pouvait pas en exister aux yeux de qui était averti de la structure agraire russe.

Certes, ce système, qui signifiait l'établissement d'une dictature ouvrière, l'élimination totale de la bourgeoisie, la destruction complète de l'édifice existant et l'extirpation du capitalisme, devint plus tard compréhensible à l'intérieur des principes léninistes. Mais, pendant longtemps, les bolcheviks les plus savants s'y embrouillèrent, et Trotsky plus qu'aucun autre, interprétant le mot d'ordre : « Le pouvoir aux Soviets » de façon contradictoire. Et ceci parce que, le soir de son arrivée, Lénine jusqu'alors connu comme social-démocrate acceptant le « programme du deuxième congrès », en lançant la célèbre formule, stupéfia et confondit les plus instruits de ses fidèles disciples.

Poursuivant son discours, Lénine rejeta une réforme agraire sur le plan législatif. Ce marxiste préconisa une « saisie organisée » sans plus tarder. Dans les villes, en l'absence de tout autre gouvernement, les ouvriers armés devaient monter la garde auprès des usines.

Lénine s'en prit ensuite aux faux socialistes qu'étaient les dirigeants des Soviets et la majorité des socialistes européens. Il avait analysé totalement les comptes rendus de Zimmerwald et de Kienthal. Seule, l'aile gauche de Zimmerwald défendait les intérêts des prolétaires et la révolution mondiale ; le socialiste contemporain était l'ennemi du prolétariat international. Le nom même de social-démocratie était déshonoré par la trahison ; on ne pouvait avoir rien de commun avec elle, ni même tenter de la purifier. Il fallait la rejeter comme symbole de trahison envers la classe ouvrière. On devait se défaire du « linge sale » et prendre le nom de Parti communiste !

En deux heures, Lénine avait dit beaucoup. Mais je remarquai qu'il avait omis d'analyser les conditions économiques du socialisme en Russie et de présenter un programme économique. Certes, il expliquait le déclenchement de la révolution par la contradiction née entre l'intense effort de guerre demandé au pays et les structures archaïques de l'économie. Mais comment concilier cette économie arriérée, la structure petite-bourgeoise et paysanne de la société, avec une transformation socialiste

hors de l'Occident, avant une révolution mondiale ? Comment les Soviets d'ouvriers et de travailleurs agricoles, instruments de la dictature du prolétariat et minoritaires, pourraient-ils établir le socialisme contre la volonté et les intérêts d'une majorité ? Comment pouvait-il rattacher sa conception aux principes élémentaires du marxisme ?

Lénine resta silencieux sur ces aspects du problème appartenant à ce qu'on appelait alors le socialisme scientifique. Il se contentait de pulvériser le programme fondamental et la tactique social-démocrate.

Il reçut une longue ovation quand il termina son discours. Mais on devinait de la perplexité chez les plus instruits en voyant leur regard étrange et fixe. Le maître imposait à ses élèves un sérieux travail intellectuel !

Je cherchai des yeux Kaménev, l'homme de la « *Pravda* ». Mais à ma question sur ce qu'il pensait de tout cela, il se contenta de répondre par un geste de la main qui signifiait : « Attendez ! »

Hérétique comme j'étais, je m'adressai successivement à d'autres fidèles. Il me fallait quand même comprendre ce qu'il y avait au fond de tout cela. Mais mes interlocuteurs souriaient, secouaient la tête et ne savaient absolument pas quoi me répondre.

Je sortis, la tête fiévreuse, certain que le chemin de Lénine ne pouvait être le mien. Je respirai avec avidité une grande bouffée de l'air frais du printemps. Il faisait déjà tout à fait clair. La matinée commençait.

Ce 4 avril, une réunion de tous les socialistes, bolcheviks, menchéviks et sans-parti avait lieu. Ceux qui l'avaient organisée voulaient unir tous les courants socialistes en un seul parti et considéraient cette unification comme urgente.

Quand j'arrivai, Lénine parlait depuis déjà plus d'une heure. Il avait déclaré nettement au début de son discours qu'il n'intervenait qu'en son nom personnel sans avoir consulté son parti. Il répétait son discours de la veille, mais cette fois devant ses vieux adversaires idéologiques. Aussi, en avait-il modifié la forme. Il expliquait comment sa position et celle de la majorité étaient inconciliables. Il indiquait ce qu'il avait l'intention de faire et soulignait son intention d'inviter son parti à agir en dehors de la majorité présente.

Ainsi, Lénine se déclarait comme le héraut du schisme, et son intervention renvoyait aux calendes grecques toute idée d'unification.

D'abord stupéfait, son auditoire s'indigna vite. À chaque phrase nouvelle de Lénine, s'élevaient des protestations. Près de moi, Bogdanov s'écriait, pâle de colère et de mépris :

— Mais c'est du délire ! C'est du délire de fou ! C'est honteux d'applaudir ce galimatias ! Vous vous couvrez de honte. Et vous vous prétendez marxistes !

Bien sûr, les interventions qui suivirent oublièrent l'ordre du jour fixé afin de riposter à Lénine. Je n'ai gardé que le souvenir de trois orateurs. Tsérétéli sauta sur cette occasion pour attaquer. Soutenu par la majorité écrasante de l'auditoire, y compris plusieurs bolcheviks, le leader menchévik souligna avec raison l'absence de « *prémises objectives* » pour l'établissement du socialisme en Russie. Mais, n'ayant pas bien compris la position de Lénine, sa réponse s'en ressentit.

I. P. Goldenberg, actif promoteur de l'unification, vieux social-démocrate, historiquement bolchevik mais théoriquement défensiste, déclara :

— Lénine vient de déposer sa candidature à un trône qui reste vacant en Europe depuis trente ans : le trône de Bakounine ! Dans les mots nouveaux de Lénine, on entend quelque chose d'ancien ; on entend les vérités dépassées d'un anarchisme primitif. Lénine a levé le drapeau de la guerre civile au sein du socialisme. Il serait vain de parler d'unification avec ceux dont la devise est : scission, et qui se placent eux-mêmes en dehors de la social-démocratie.

Enfin, le futur barde et idéologue de la politique léniniste, Stéklov, répondit :

— Votre discours repose sur des constructions abstraites qui démontrent que la révolution russe est passée à côté de vous. Étudiez l'état des choses en Russie et vous abandonnerez vous-même vos constructions.

Les véritables bolcheviks ne se gênaient pas, du moins dans les conversations privées, pour parler des « *abstractions* » de Lénine. L'un d'eux déclara même que ce discours n'avait pas aggravé les divergences au sein de la social-démocratie, mais les avait au contraire supprimées, car il ne pouvait y avoir qu'un accord entre bolcheviks et menchéviks face à la position de Lénine.

Le parti bolchevik restait plongé dans l'étonnement et la perplexité. Lénine était un isolé, même au sein de son propre parti. Seule, la [Kollontaï](#), récente transfuge du menchévisme, repoussant l'unité, appuya Lénine, provoquant rires, lazzi et tumulte.

Le soir du 4 avril, la « Commission des contacts » rencontra le gouvernement provisoire qui voulait faire accepter par le Soviet un nouvel emprunt de guerre connu sous le nom hypocrite « *d'emprunt de la liberté* ».

En attendant les ministres, nous fûmes abordés par Milioukov :

— Alors, dit-il, Lénine a déjà assisté aujourd'hui à la conférence social-démocrate et s'est prononcé en faveur d'une paix séparée ?

Étonnés qu'il soit déjà au courant, nous mîmes les choses au point. J'ajoutai que j'étais convaincu qu'une fois engagé dans la lutte réelle, Lénine apprécierait plus sagement la situation et jetterait sa gourme anarchiste. J'étais certain que Lénine redeviendrait le héraut du marxisme révolutionnaire et prendrait la place de leader de la gauche prolétarienne qui lui revenait au Soviet. « *C'est alors, ajoutai-je, c'est alors qu'il deviendra dangereux pour vous, Milioukov !* » Et Milioukov en fut d'accord.

Nous n'admettions pas que Lénine puisse rester sur le terrain de ses « *abstractions* », encore moins qu'il puisse vaincre, grâce à elles, non seulement la révolution mais aussi toutes ses masses actives, tant au sein du Soviet que chez les bolcheviks eux-mêmes.

Nous nous trompions cruellement.